

Chaire européenne

M. Claudio MAGRIS, professeur

A. COURS : « *La littérature européenne entre Surhomme et Homme du sous-sol (1870-1930)* »

Le cours a été consacré à l'analyse du rapport entre le nihilisme — c'est-à-dire la conception de l'absence de tout fondement et la fin des valeurs proclamées par Nietzsche — et la transformation radicale qui a lieu dans le roman européen entre la moitié du XIX^e siècle et les années vingt et trente du siècle suivant. Le thème central du cours — analysé aussi bien dans ses termes généraux qu'à travers l'œuvre de différents auteurs de plusieurs littératures — a donc été la dissolution progressive du sens de l'unité du monde, de la vie et du sujet individuel lui-même. Il s'agit d'un processus qui atteint progressivement les aspects et les domaines les plus variés, désagrégeant peu à peu les grands systèmes philosophiques, qui avaient imposé une unité au réel pour en faire une totalité, les grandes visions du monde, le langage, l'identité de l'individu.

Le cours est parti d'une relecture de la pensée de Nietzsche, d'une étude du rapport entre ce dernier et l'Homme du sous-sol de Dostoïevski, duquel Nietzsche disait qu'il était proche sinon identique à son Surhomme. Ils entrevoient tous deux l'avènement d'un type nouveau, d'une nouvelle forme d'homme, d'un stade anthropologique différent — dans sa façon d'être et de sentir — de l'individu traditionnel existant depuis des temps immémoriaux. Dans son « Surhomme », **Uebermensch**, Nietzsche ne voyait pas un individu traditionnel doué de capacités supérieures aux autres, mais, comme on l'a dit, un « Au-delà de l'homme », une nouvelle forme du moi, non plus compact et unitaire mais constitué, comme il le disait, d'« une anarchie d'atomes », d'une multiplicité de noyaux psychiques et de pulsions qui ne seraient plus emprisonnés dans la rigide cuirasse de l'individualité et de la conscience. Aujourd'hui notre réalité, de plus en plus « virtuelle », est le scénario de cette possible mutation du moi.

Cette crise ou transformation du sujet est liée à l'avènement du nihilisme. Nietzsche et Dostoïevski, en effet, distinguent dans leur époque et dans le futur

— un futur qui l'est encore en partie pour nous, mais qui est en partie aussi déjà notre présent — l'avènement du nihilisme, la fin des valeurs et des systèmes de valeurs, avec la différence que pour Nietzsche, comme le rappelle Vittorio Strada, il s'agit d'une libération qu'il faut fêter, et pour Dostoïevski d'une maladie à combattre.

Quelle que soit la manière dont on l'entende, le nihilisme implique aussi bien la vie que sa représentation — les modes, les formes, la possibilité de la raconter et d'en saisir un sens. Le cours a essayé de voir — à travers l'analyse de différents auteurs de plusieurs pays — comment la littérature européenne a vécu l'expérience de la crise ou de la dissolution du sujet, qui implique celle du langage, et l'expérience du nihilisme. Un point de départ, un angle de perspective déterminant a été le célèbre diagnostic de Nietzsche, qu'il reprend de Bourget et que Musil à son tour reprend dans ses *Journaux* pour en faire le thème, la poétique et la structure même de son *Homme sans qualités* inachevé et interminable. C'est le diagnostic selon lequel la vie ne réside plus dans la totalité, dans un Tout organique et achevé. La réalité, le discours et le moi lui-même, comme le dit Nietzsche dans un passage du *Cas Wagner*, se résolvent dans une « anarchie d'atomes » qui bouleverse toute hiérarchie, rend « la liberté de l'individu », la « vibration et l'exubérance de la vie » libérée de signifiés et de valeurs ; dans le fourmillement chaotique de la vie, tous les détails prennent une autonomie sauvage, « égalité des droits pour tous ».

Le cours a essayé de voir comment tout cela se relie à la crise du grand style, compris comme capacité de réduire le monde à l'essentiel et de dominer la prolifération du multiple dans une unité de signifié laconique, et d'analyser la position contradictoire de Nietzsche sur le grand style. D'un côté, en effet, dans un fragment de 1888, il célèbre le grand style comme « volonté victorieuse, capacité à dominer et [à] contraindre le chaos », « extension du regard sur des multitudes et étendues plus vastes », c'est-à-dire perspective du haut, hiérarchie, ordnatrice et législatrice ; force organisante qui ne met certes pas en lumière un sens immanent à la vie, mais, comme le dira à sa suite Gottfried Benn, impose « une loi contre la vie », plie le fourmillement de cette dernière à la volonté impérieuse de forme.

Dans le même fragment, Nietzsche exalte, par ailleurs, le grand style pour des raisons opposées ; il l'identifie à « l'affinement de l'organe sensoriel servant à percevoir beaucoup de choses infiniment petites et fuyantes ». « L'ébriété et la puissance », comme il le dit, liées au grand style sont identifiées non pas à la maîtrise de soi apollinienne, mais à la dispersion dionysiaque du moi dans le flux sensible. La perception de nombreuses choses très petites et très fuyantes brise toute unité et toute hiérarchie, émancipe les détails de toute totalité et confère à chacun d'eux, libéré de tout lien, une autonomie sauvage, « l'égalité des droits pour tous ».

Cela comporte une dissolution du sujet, aussi bien linguistique que psychologique. Vrai père de l'avant-garde, Nietzsche désagrège le « préjugé » de la parole aussi dure « que des cailloux » qui fige la vie (respectivement *Aurore* et *Humain, trop humain*). Il n'y a plus de sujet unitaire qui puisse embrasser, sélectionner et unifier le multiple dans une perspective supérieure et donc saisir le monde dans l'unité de la phrase. Tant que l'on pense à des phrases terminées par un point final — écrira Musil dans ses *Journaux* — certaines choses demeurent indicibles et la pluralité du réel n'émerge pas dans sa fragmentarité inépuisable : « le langage met rarement les pluriels à notre disposition pour les sous-espèces du sentiment ».

Ceci comporte une crise radicale de l'individu, qui perçoit sa discontinuité et sa pluralité. L'Homme du sous-sol de Dostoïevski — que Nietzsche, pour cette raison, considère comme si semblable à son Surhomme ou « Au-delà de l'homme » — comprend et proclame que cette faille dans son individualité dérive du manque de fondement : il dit qu'il ne possède pas les causes premières sur lesquelles s'appuyer et remonter, avec sa « profession de pensée », à un fondement originaire, parce que toute cause le renvoie à une autre, qui la précède, et ainsi de suite à l'infini, dans un abîme d'infondé, où toute unité de la personne se perd. Le moi apparaît comme « insoutenable », ainsi que le proclame Mach, auquel Musil dédie sa thèse de doctorat en 1908, et se décompose dans les éléments simples qui le constituent, dans l'« anarchie d'atomes ». Sur tous les fronts — comme l'écrit Musil dans *L'Homme sans qualités* — le moi perd le sens qu'il a eu jusqu'à maintenant, celui d'« un souverain promulguant des édits ».

Tout cela distingue évidemment tout idéal de formation de l'individu et tout *Bildungsroman*, tout roman de formation. En désarticulant son autobiographie avec une incohérence hallucinatoire, Strindberg dit de lui en parlant à la troisième personne : « il ne devint jamais lui-même, jamais un individu achevé » et Ham-sun, dans ses conférences de 1890 à Cristiania, oppose à la psychologie unitaire des caractères — de ce « caractère » déjà refusé par l'Homme du sous-sol de Dostoïevski — « la vie inconsciente de l'âme, ce monde de réseaux et de cellules, d'arrêtes et de profondeurs déconcertantes dans lequel tout vit, se meut et se transforme ».

Le cours a essayé d'analyser, à travers quelques exemples, ce processus, qui atteint et bouleverse la conception du monde, et encore plus celle du sujet individuel, et remet en question le rapport entre le langage et la réalité, la possibilité même du langage de dire les choses, et transforme ainsi profondément la littérature, les structures et les façons de raconter l'histoire et la vie des hommes. C'est un processus qui touche la littérature européenne en général et dont le cours a mis en évidence quelques-uns des chapitres, s'arrêtant sur des auteurs allemands, autrichiens, scandinaves (à commencer par l'expérience fondamentale et déterminante d'Ibsen), français, russes et italiens.

La leçon inaugurale a été consacrée à une voix essentielle de cet itinéraire, au Danois Jens Peter Jacobsen et à son roman *Niels Lyhne*. C'est le roman d'un artiste qui traverse la crise de la philosophie et de l'art, la crise de la foi, la fascination et le naufrage de l'athéisme, la passion d'amour, son désenchantement et son tarissement. L'histoire d'un homme qui vit sur lui la désagrégation des sentiments, des pensées, des formes, de la personnalité et qui, en traversant les tourments de sa douloureuse hypersensibilité, aboutit à l'affaiblissement, à l'inertie trouble. C'est l'un des nombreux surhommes, l'un des nombreux « sujets éparpillés », hommes « au-delà de l'homme », hommes du sous-sol, hommes sans qualités, auxquels a été consacré le cours.

Le cours a poursuivi avec une enquête sur les rapports entre crise du sujet et crise du langage dans la littérature autrichienne de la fin de siècle et tout particulièrement sur les rapports qu'entretiennent littérature, psychanalyse et philosophie dans la Vienne de l'époque. Une leçon a été consacrée à Hofmannsthal et à sa *Lettre de Lord Chandos*, vrai manifeste de la crise de la parole. L'Autriche, en effet, la Cacanie de Musil, est par excellence une grande unité qui se désagrège dans le multiple et révèle la précarité de toute identité ; c'est le pays — écrit Musil — ruiné par son « inexprimabilité », par le manque d'un nom précis. Si l'Autrichien, comme le dit encore Musil, est un Austro-hongrois moins le Hongrois, le résultat d'une soustraction, cette soustraction, cette subdivision illimitée, qui est en même temps prolifération illimitée, devient dans *L'Homme sans qualités* la structure du roman.

Le point central, analysé dans les différentes formes qu'il prend dans les différentes cultures, a été l'étude de cette crise qui concerne la littérature européenne (en particulier mais non seulement le roman), la prive progressivement de la confiance dans sa capacité de représenter la vie dans sa totalité et le rapport entre l'individu, la réalité et l'histoire.

Une attention particulière a été accordée à la littérature russe (surtout Dostoïevski et Gontcharov), scandinave (de Jacobsen à Ibsen et Hamsun), italienne (Svevo), autrichienne (Rilke, Musil, Canetti), allemande ou de langue allemande (Walser). Les leçons consacrées à Hofmannsthal ont analysé surtout la crise du langage, son incapacité à dire la réalité, son rapport avec la désagrégation du sujet, du moi individuel. L'interprétation d'Ibsen, comme celles de Jacobsen et de Gontcharov, a mis en évidence la fracture progressive entre l'individu et la vie, que le premier sent comme étrangère, non plus comme « sa » vie, comme la recherche impossible de la « vraie vie », comme la dialectique toujours plus insoutenable et autodestructrice entre la vie et sa représentation. L'analyse de Rilke a poursuivi cette étude de l'inexistence et de l'autodestruction progressive du « présent », tandis que celle de Walser s'est arrêtée sur le grand thème de la fugue dans la régression : le sujet répond au malaise en s'identifiant à ce dernier, en s'autodétruisant pour ne pas être détruit, en effaçant son individualité.

Le point central du cours a été la lecture de Musil, de Svevo et de Canetti, chez lesquels le nihilisme, la transformation de toutes les valeurs, la transformation du moi et du récit de son histoire, autrement dit des formes romanesques et du langage, atteignent un pic poétique qui est aussi un portrait radical de la crise de toute une civilisation. Le cours s'est conclu sur une courte analyse de la « nouvelle épopée » qui semble s'affirmer dans le monde actuel, monde du « nihilisme accompli » : si l'épopée mythique était fondée sur l'harmonie entre l'exigence et la présence du sens et si le roman était « l'épopée d'une déception » et se fondait sur le manque d'harmonie entre la recherche et l'absence du sens, il semble que s'affirme maintenant une nouvelle épopée basée sur l'harmonie entre l'absence du sens et le renoncement à le rechercher ou l'ignorance même de son exigence.

C. M.

B. SÉMINAIRE

Le séminaire s'est articulé dans une série de lectures et de discussions visant à intégrer de manière analytique les interprétations, de nature plus synthétique, formulées dans le cours. Un séminaire a concerné la thématique des rapports entre épopée et roman avec une attention particulière et spécifique sur les thèses de Hegel, de Fichte et de Lukács. Un séminaire ample et détaillé a été consacré à la lecture ponctuelle des passages et des pages de Nietzsche sur Dostoïevski, mettant en évidence la position contradictoire de Nietzsche, oscillant entre fascination et refus, face au christianisme et à la maladie.

Un autre séminaire a été consacré à la « fuite dans la gêne », à la lecture de différents textes qui, partant de la constatation de la négativité radicale de la saison historique et niant tout progrès, se réfugient dans la régression, dans l'identification au négatif. Un séminaire très articulé a été consacré à la littérature triestine, à sa pluralité composite, à son caractère de frontière et à son court-circuit entre crise et vitalité, fondation et coucher de soleil. Un autre séminaire, enfin, a été consacré à l'analyse et à l'histoire de l'idée de Mitteleuropa, aux contradictions qui, progressivement dans le cours du temps et à la suite de différents bouleversements historiques marquant des changements d'époque, modifient, sinon renversent, le signifié et le concept de ce mot fascinant et ambigu.

ACTIVITÉS DU PROFESSEUR

PUBLICATIONS

La mostra, Garzanti, Milano 2001.

Utopie et désenchantement, tr. fr. par J. et M. Pastureau, Gallimard, Paris 2001.

« *E' possibile il romanzo senza il mondo moderno ?* », in *Il romanzo. La cultura del romanzo*, a cura di F. Moretti, Einaudi, Torino 2001, pp. 869-880.

Fra il Danubio e il mare. I luoghi, le cose e le persone da cui nascono i libri, Garzanti, Milano 2001.

The Fair of Tolerance, Praemium Erasmianum Essay 2001, Amsterdam 2001.

Nihilisme et mélancholie. Jacobsen et son Niels Lyhne, Leçon inaugurale, Collège de France, Paris 2001.

Langs grenzen. Essays, fragmenten en verhalen, inleiding W. Otterspeer, vertaling Anton Haakman, Bert Bakker, Amsterdam 2001.

Les voix, tr. fr. K. Espinosa, Descartes & Co., Paris 2002.

PARTICIPATION À DES COLLOQUES ET CONFÉRENCES

7.11.2001, Amsterdam, Stichting Praemium Erasmianum, « *Cultural fault lines* ».

22 et 24.3.2002, Paris, Salon du Livre.

25.3.2002, Paris, présentation de *Les voix* avec François Marthouret.

10.4.2002, Madrid, Circulo de Bellas Artes, colloque avec et sur Ernesto Sabato.

19-20.4.2002, Budapest, Institut Italien de Culture et Salon du livre, présentation de *Kisvilagok (Microcosmes)*.

21-23.4.2002, Helsinki, Institut Italien de Culture, présentation de *Mikrokosmoska (Microcosmes)*.

27.4.2002, Berlin, Akademie der Künste, lecture de « *Schon gewesen sein* ».

13-16.6.2002, Venezia, Fondamenta, participation au colloque « *Significati condivisi* ».

24.6.2002, Bordeaux, participation au Carrefour des Littératures.

5-10.8.2002, Santander, Universidad Menéndez Pelayo, curso magistral « *Romanzo, modernità e totalità* ».